

VOYAGE LÉGER

MÉLISSA VERREAULT

roman



La Peuplade

Voyage léger

Voyage léger est le vingt-deuxième titre publié par La Peuplade, fondée en 2006 par Mylène Bouchard et Simon Philippe Turcot.

ISBN 978-2-923530-28-4

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2011

Bibliothèque et Archives Canada, 2011

© Mélissa Verreault, 2011

© La Peuplade, édition et diffusion d'art, 2011

Œuvre en couverture : © Pierre Bouchard

Graphisme et mise en page : Jason Milan Ghikadis

Révision linguistique : Aimée Verret

Correction d'épreuves : Pierrette Tostivint

Distribution pour le Canada :

Diffusion Dimedia

539, boul. Lebeau,

Ville Saint-Laurent, (Québec), Canada, H4N 1S2

La Peuplade

415, rue Racine Est, suite 201,

Chicoutimi (Québec), Canada, G7H 1S8

www.lapeuplade.com



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC).

Mélissa Verreault

Voyage léger

roman

Œuvre en couverture de Pierre Bouchard

La Peuplade

À Michelle, ma mère

I

Dépaysement

Ligne de fuite

Je n'aurais jamais cru que la fin du monde se déroulerait aussi calmement.

Le taxi klaxonne, deux petits coups impatients. Je lui fais signe par la fenêtre — j'arrive, un instant. J'ai tout barré derrière moi. La nuit est dense et la neige tombe à plein ciel. Demain tout sera recouvert, mais rien n'aura été effacé pour autant. Le temps n'en fait qu'à sa tête et le chauffeur scrute la mienne avec un drôle d'air. L'intérieur de la voiture sent la cigarette camouflée par des odeurs de vanille artificielle.

— Où vous allez ?

— Aéroport.

— Et vos valises ?

— Ça, ici.

Il démarre le compteur. Le silencieux de la voiture est défectueux, elle fait un bruit infernal. Tout le monde entend mon départ, mais les fenêtres sont vides. Personne dedans pour me dire au revoir. Que la neige qui s'abat sur les carreaux, comme dix mille mouchoirs

blancs. Je ne boucle pas ma ceinture de sécurité, ne fais qu'enlacer ma valise en fermant les yeux. Rouges. Les yeux, et la valise. Les flocons dans mes cheveux fondent et me coulent sur le visage. Je ne pleure pas.

Le chauffeur vient de brûler un feu. La route est déserte, il n'a pas mis de vies en danger, même pas les nôtres. Il est seulement parti avant le temps. Personne n'a essayé de nous arrêter. Qui est-ce que ça dérange, au fond, qu'on fasse ce qu'on veut sans se soucier des limites ? Il est quatre heures du matin et c'est chacun pour soi.

J'ai dû m'assoupir dans la voiture, nous sommes déjà arrivés. À peine la note réglée et la portière refermée, le chauffeur redémarre. Un nouveau client lève la main, quelques mètres plus loin. C'était idiot de croire qu'il essaierait de me convaincre de rester.

Point de départ

La chambre appartient à une époque révolue. Comme si le temps était passé, mais que les aiguilles des horloges n'avaient tourné que sur elles-mêmes. La lumière synthétique du plafonnier bifurque sur le miroir, qui réfléchit l'image du téléviseur éteint devant lequel je me tiens sans bouger. Je fixe cette femme au teint blafard qui n'est pas moi. Peut-être le fantôme d'une ancienne cliente paumée, suicidée à coups de cachets d'aspirine et de whisky. Je m'assois sur le lit et n'enlève pas mon manteau.

Aucun message sur la boîte vocale. Évidemment. Je ris. Personne ne sait que je me trouve ici. Je ne sais plus qui je suis et cet endroit n'existe pas. Il ressemble plutôt à un souvenir de ce qu'a déjà été la vie. Il y a quarante ans, quand je n'étais pas née. Il est bon d'être dans un lieu où l'existence est à venir, où tout reste à construire. C'est probablement ce qu'on appelle l'espoir. Mais je ne sais plus, je suis fatiguée.

Les ressorts du lit creusent mon dos. Le coton des taies d'oreiller sent le sous-sol de chez grand-maman—tabac, humidité et boule à mites. La chambre devient la garde-

robe de cèdre où grand-maman rangeait la literie et les fourrures. C'était une femme jolie et insatisfaite. Elle se plaignait constamment, d'un mal ou d'un autre. Elle devait être très malheureuse, mais enfant, qu'est-ce qu'on connaît au bonheur ? Je m'endormais sur les vêtements empilés dans la garde-robe sans m'efforcer de savourer quoi que ce soit, ni le moment présent ni le suivant. Si on m'avait dit que je vivais là ce qui deviendrait un jour mes plus beaux souvenirs, j'aurais cru à une mauvaise blague de grande personne. Je suis fatiguée. Je voudrais avoir huit ans et que toute fois soit la première.

L'air est lourd comme une vieille courtepoinle. La condensation sur la fenêtre empêche tout regard sur l'extérieur. Je voudrais écrire quelque chose avec mon doigt, dans la buée, mais rien ne me vient. Je n'ai pas de plan. Demain m'apparaît comme une possibilité parmi d'autres. La tête vide. Le robinet de la baignoire fuit. Le rythme. Je pense à la goutte. À toute cette eau qui va se perdre. Il est à la fois si triste et si rassurant de savoir que certaines choses n'ont pas d'utilité. Seulement d'être là.

La faim

Je me suis réveillée en sursaut. J'ignorais combien de temps j'avais dormi, les chiffres rouges et carrés sur le réveille-matin clignotaient. Mon bras droit était engourdi et mon ventre se lamentait. Je suis descendue dans le hall voir si je pouvais trouver quelque chose d'appétissant dans le distributeur automatique.

Le commis à l'accueil ronfle devant des publicités américaines mal traduites. J'hésite entre des croustilles, du chocolat et des biscuits à l'avoine. J'opte pour les biscuits. Ils sont périmés depuis un mois. Je les engloutis et achète deux autres sachets. Derrière les biscuits se cachaient des réglisses noires; je fais tomber trois paquets. Mon déjeuner de demain, que je me dis. On veut tous être libres mais on ne sait pas que la liberté se résume à faire autre chose que ce qu'il faut. Manger des réglisses noires pour déjeuner.

Je n'ai plus de monnaie. Je change un billet dans la machine. Le bruit des pièces qui se fracassent contre le métal réveille le commis. *Je n'ai pas sommeil* que je lui réponds, même s'il ne pose pas de question. Il m'offre un café qu'on boit silencieusement, en regardant la rediffusion

d'un match de lutte. Je lui avoue ne pas comprendre pourquoi ces hommes se frappent dessus. Par excès de virilité, par hargne ? Il dit que non. Que c'est pour les mêmes raisons qui nous forcent à vouloir être en couple.

— Ça fait terriblement mal, mais les bleus, on les oublie vite, parce qu'au moins, on n'est plus seul.

Je n'ai rien à ajouter. Je comprends. Ce qu'il veut dire, je comprends. Que j'ai toujours eu peur d'être seule et que ça paraît sur mon visage. Même lui l'a vu.

— Merci pour le café...

— Gaston.

— Merci, Gaston. Je vais essayer d'aller dormir maintenant.

Gaston aime la lutte et fait de la poésie sans s'en rendre compte. Cela aussi pourrait être la liberté. Je n'ai aucunement l'intention de dormir. Simplement de me prouver que je peux me passer de compagnie.

Les limbes

Le téléphone sonne. Il sonne de loin, très loin, mais tout près, là, en dedans. Le téléphone a remplacé mon cœur. Dans ma poitrine, le téléphone prend toute la place. Je voudrais que quelqu'un réponde.

Je finis par décrocher, étourdie, avec l'impression de sortir du coma. Le combiné glisse sur mon épaule, mes doigts n'arrivent pas à le tenir. C'est la réception, pour savoir si je désire qu'on vienne nettoyer la chambre : elle ne l'a pas été depuis trois jours. Ma bouche est pâteuse.

— Combien de jours, vous dites ?

— Trois.

J'ai dormi pendant trois jours. Emmittouflée dans mon manteau, sans même avoir pris la peine de me mettre sous les couvertures. Les motifs de fleurs du couvre-lit sont restés intacts. Un paquet de réglisses éventré gît sur la table de chevet. J'ouvre le tiroir, à la recherche de je ne sais quoi, d'un indice. Comment je peux avoir dormi si longtemps ? Aucun reste de somnifères ne traîne. Je ne trouve qu'un peigne beige, du genre qu'on vend dans les distributeurs de toilettes publiques, et une bible, du

genre qu'on ne vend plus. L'ampoule de la lampe de lecture est brisée.

À tâtons, j'avance, les yeux comme s'ils ne verraient plus jamais le monde de la même manière et le corps comme s'il devait réapprendre à marcher. Mes mains prennent appui sur le mur tapissé. Un coin se décolle, près de la porte de la penderie. Y a-t-il seulement une chose qui dure ? La céramique orange brûlé de la salle de bains est glacée. J'ai absolument besoin d'une douche. Dans un petit panier en osier décoloré, deux barres de savon, un peu de rince-bouche et une bouteille miniature de shampoing. J'ai soif. Le verre laissé sur le comptoir est fissuré. Je me sers un peu d'eau. Elle sent le soufre.

— Elle goûte comme ton corps après l'amour.

Je dis ces mots à voix haute et ça me revient. L'avantage d'avoir dormi trois jours est que ce sont trois jours pendant lesquels je n'ai pas pensé à toi.

Je suis venue ici pour avoir la paix, mais je me rends compte d'une chose : les lieux ne sont pas paisibles. Le calme est en nous ou n'est pas. J'ajuste la température du jet de la douche, que ce soit bouillant. De quoi faire fondre ce qui résiste.

Mes vêtements glissent sur le sol. Il faudrait aller m'en acheter de nouveaux. Ceux-là ne me ressemblent plus. Le corps nu reflété par la glace ne me ressemble pas davantage.

Le périmètre

Tout juste en sortant de l'hôtel, à droite, j'ai déniché un restaurant où l'on sert de la bouffe maison. Je m'en tiens à la proximité pour l'instant. Tu risques moins de m'y découvrir. Je ne ferai pas de bruit, pour que tu croies que je suis partie pour toujours. Les banquettes en bois craquent et le café ne goûte rien. Quelques gouttes de lait seulement et il a déjà une couleur beige pâle. C'est ainsi que je me sentais parfois : effacée par une lumière blanche, toutes ces choses à faire, plus importantes que moi. Je commande le menu du jour sans trop savoir ce qu'est ce plat, dans l'attente d'être dépaysée. Je suis en voyage après tout.

Le soleil de janvier entre par la vitrine et est répercuté par la table au vernis écaillé. Il me fait mal aux yeux. Quand je les ferme, je vois l'intérieur de ma paupière, tout est rose. Voir la vie en rose, ce n'est qu'avoir les yeux fermés.

Ne pas regarder les choses en face était notre façon de croire au bonheur, toi et moi.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE MARQUIS IMPRIMEUR À CAP-SAINT-IGNACE,
EN FÉVRIER 2011.